

PIERRE SAUREL

# L'asile sans fous



BeQ

**Pierre Saurel**

L'agent IXE-13 # 053

**L'asile sans fous**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 321 : version 1.0

# L'asile sans fous

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

# I

Lors de notre dernier épisode, nous avons vu Jean Thibault, l'agent secret IXE-13, terminer sa mission en Algérie.

Après mille et une difficultés, il avait réussi à mettre la main sur les fameux plans volés au bijoutier Lebrun.

De plus, il avait fait capturer les espions ennemis.

Une fois sa mission terminée, notre héros et ses deux compagnons retournèrent à leur chambre d'hôtel.

Marius était très malade.

Il avait dû, pour suivre l'idée d'IXE-13, boire du vin jusqu'à s'en déranger l'estomac.

On s'imagine un peu le mal de tête qu'attrapa le brave Marseillais le lendemain de son escapade.

Il ne restait plus qu'une chose à faire maintenant.

Retourner en Angleterre et se rapporter le plus tôt possible.

Sir Arthur devait être impatient.

IXE-13 avait quitté l'Angleterre depuis déjà quelques jours.

Aussi, le même jour, IXE-13 se rendit au bureau de l'armée.

Il demanda à voir le lieutenant Foster, l'ami du bijoutier Lebrun.

Foster le reçut immédiatement.

Le lieutenant était une des rares personnes à connaître la véritable identité de celui qui se faisait passer pour le détective français Jacques Tourneur.

Il, savait que Tourneur était le célèbre agent IXE-13.

Mais il ne l'appela pas par son vrai nom.

– Venez vous asseoir, monsieur Tourneur.

– Merci.

– Alors, qu’y a-t-il ?...

– Je désire retourner en Angleterre avec mes deux aides.

– Vous avez pris les coupables, monsieur le détective ?...

– Oui, je suis très satisfait. Complètement.

Le lieutenant sourit :

– Tant mieux... Alors, quand désirez-vous partir ?...

– Le plus tôt possible...

– C’est vrai, un détective comme vous doit avoir beaucoup d’ouvrage.

– Assez, oui. Mais j’ai surtout un ami qui m’attend et qui aimerait bien recevoir de mes nouvelles.

Le lieutenant se leva :

– Je vais faire mon possible pour hâter votre départ.

L’espion se leva à son tour.

– Merci.

Poster lui tendit la main :

– C'est moi qui vous remercie. Vous avez fait du beau travail.

– Je serais beaucoup plus satisfait, si j'avais pu empêcher ces gredins d'assassiner votre ami le bijoutier...

– Vous ne pouvez pas faire l'impossible.

– Je le sais très bien. En tout cas, je considère que je l'ai vengé.

– Pouvez-vous repasser me voir cet après-midi ?

– Oui.

– Alors, je vous attendrai. Puisqu'il est près de midi, revenez vers cinq heures.

– Entendu.

IXE-13 sortit.

Il revint à l'hôtel.

Gisèle était debout.

Marius, lui, ne s'était pas couché de l'avant-midi.

Il avait préféré prendre l'air.

– Eh bien, Marius, ça va mieux ?

– Oui, ma tête commence à désenfler...

– Tant mieux... Et toi, Gisèle, tu es reposée ?...

– Oui, mais tu ne t'es pas couché ?...

– Si, répondit le Canadien, je me suis levé vers dix heures... il fallait que j'aie m'occuper de notre départ.

Le Marseillais demanda brusquement :

– On nous donne une autre mission ?

– Écoute, Marius, donne-moi une chance... je ne le saurai pas avant toi, il faut d'abord se rendre en Angleterre.

– Et quand partons-nous ?...

– Je dois retourner au bureau du lieutenant, vers cinq heures, là, je serai fixé.

Ils mangèrent à l'hôtel.

Marius ne prit qu'un léger repas.

Vers deux heures, on demanda à parler à IXE-13 :

– Monsieur Tourneur, lui dit le garçon.

– Oui ?

– Une dame désire vous voir...

– Une dame ?

– Oui.

– Vous la connaissez ?...

– Non, mais elle a tellement insisté...

– Très bien, faites-la monter...

Gisèle regarda son fiancé :

– Qu'est-ce que ça peut bien être ?...

Marius était déjà fou de joie :

– Une nouvelle aventure... ça me le dit.

La porte s'ouvrit.

La femme qui entra n'était pas jeune.

Elle était habillée de noir des pieds à la tête.

IXE-13 s'avança :

– Madame ?...

– Vous êtes bien monsieur Jacques  
Tourneur ?...

– Oui, madame.

– Je suis madame Léon Lebrun.

Marius murmura :

– Ah ! peuchère, ce n'est que la femme du  
bijoutier...

Gisèle lui répondit tout bas :

– Elle vient sans doute nous remercier...

– Bonne mère, je ne m'attendais pas à cela.

IXE-13 avait avancé une chaise.

– Asseyez-vous, madame...

Elle sourit :

– Je ne veux pas vous déranger... je ne fais que  
passer...

IXE-13 présenta ses deux compagnons.

Madame Lebrun commença :

– Tout d'abord, je tiens à vous remercier...

Mais IXE-13 l'arrêta brusquement.

– Madame, je n'accepte pas les remerciements  
ou les félicitations. J'avais un devoir à accomplir  
et je l'ai accompli, c'est tout...

– Je vois que vous êtes modeste. La police nous a remis, ce matin, la fortune qui avait été volée à mon mari...

– Rien n’y manquait ?...

– Rien.

– Tant mieux.

– Alors, monsieur Tourneur, je suis venue vous voir, pour vous demander combien je vous dois.

– Pardon ?...

– Mais oui, le prix de vos services.

IXE-13 réfléchit.

Il ne voulait pas prendre d’argent.

D’un autre côté, il ne pouvait refuser.

Tourneur ne travaillait pas gratuitement et la vieille trouverait peut-être cela très louche.

IXE-13 pouvait dire que Lebrun l’avait payé à l’avance.

Mais le paiement serait certainement entré dans un livre.

Non, il n'y avait pas moyen de contourner la question.

Il fallait qu'IXE-13 fasse son prix.

– Mon Dieu, madame... je ne sais pas...

– Combien mon mari vous avait-il promis ?...

– Le dixième de la somme qu'il avait perdue.

Mais d'un autre côté, je ne considère pas que j'ai bien accompli mon travail...

– Mais certainement... vous avez retrouvé l'argent et de plus, vous avez fait coffrer les malfaiteurs...

– Mais, votre mari...

– Vous n'êtes pas responsable de ce qui lui est arrivé.

Elle ouvrit sa sacoche.

Elle sortit de l'argent et se mit à compter.

– Tenez, le compte y est.

IXE-13 prit l'argent sans broncher.

– Merci, madame.

Madame Lebrun se leva.

– Au revoir, mademoiselle... messieurs...

– Bonjour, madame.

Elle sortit.

Marius jeta un coup d'œil sur la liasse de billets.

– Peuchère, patron, nous voilà riches...

– Marius, je considère que cet argent ne nous appartient pas...

– Comment, cela ?

– Nous l'avons gagné sous de fausses représentations...

– Mais nous l'avons tout de même gagné, bonne mère.

– Peut-être... mais tu peux être certain que si madame Lebrun savait qui nous sommes, elle ne m'aurait certainement pas payé ce salaire.

Il se tourna vers Gisèle :

– N'es-tu pas de mon avis ?...

– Si, mais nous ne pouvons tout de même pas jeter cet argent.

– Non, je le sais. Mais voici ce que je propose.  
Nous allons le donner.

– Le donner ?

– Oui, pour qu'on l'utilise à des recherches concernant l'invention de Lebrun. Ainsi, l'argent du bijoutier servira à ses propres projets.

– Bonne mère, c'est une idée !

– Comme ça, nous n'aurons rien à nous reprocher.

IXE-13 aurait pu facilement garder cet argent pour lui.

Mais le Canadien était trop généreux et trop honnête.

Le même après-midi, il retourna au bureau du lieutenant Foster.

– Pouvez-vous partir dès ce soir ?

– Oui.

– Eh bien, il y a un groupe d'avions qui retournent en Angleterre. On y ramène quelques soldats. Vous pourrez faire partie du groupe.

– C'est entendu.

– Eh bien, j’irai vous chercher à l’hôtel vers neuf heures.

– Entendu, lieutenant.

À neuf heures moins dix, le lieutenant arrivait.

– Vous êtes prêts ? demanda-t-il.

– Nous vous attendions, lieutenant.

Ils montèrent tous dans la voiture.

Le lieutenant les emmena à un aéroport où quatre avions se préparaient à partir.

Là encore, on était sous l’impression que c’était Jacques Tourneur et ses compagnons qui prenaient place à bord.

Cinq minutes plus tard, les moteurs grondaient.

Puis, les appareils géants s’élevèrent dans les cieux.

Ils quittaient l’Afrique pour retourner vers des régions plus froides.

La neige devait attendre nos héros, en Angleterre.

On était déjà en plein mois de janvier.

Quelle nouvelle mission leur confierait-on ?

## II

Le commandant Von Tracht était en charge du camp de Berlin.

Von Tracht avait main haute sur tous les militaires.

Il pouvait voir le führer et ses principaux lieutenants et il était mis au courant de presque tous les secrets.

Ce jour-là, Von Tracht, probablement l'ennemi le plus acharné d'IXE-13. fit venir celui qui lui servait d'assistant.

Ce dernier n'était nul autre que le capitaine Bouritz.

On se rappelle d'avoir vu souvent, IXE-13 aux prises avec Bouritz.

Notre héros avait eu mille et une difficultés avec ces deux commandants.

Chaque fois, il en était sorti indemne.

Chaque fois, Bouritz était blâmé.

Le capitaine recevait les injures de Von Tracht sans paraître trop affecté.

Que le commandant lui dise :

– Tu es un imbécile...

Ou encore :

– Tu es très intelligent.

Bouritz approuvait continuellement.

– Vous m’avez fait demander, commandant ?  
fit le capitaine en ouvrant la porte.

– Oui, Bouritz, avance.

Il obéit.

Von Tracht commença brusquement :

– Tout d’abord, des reproches...

– Bien, commandant.

– Depuis quand entres-tu dans mon bureau sans saluer ?

Bouritz devint rouge.

– Excusez-moi, commandant... j’ai oublié...

– C’est un affront à faire à notre führer.

Aussitôt, en entendant prononcer le mot führer, Bouritz leva le bras :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Bouritz reprit :

– Je voulais faire vite... commandant... je voulais répondre à votre appel...

– Tu ne dois pas pour cela oublier ton devoir.

– Bien, commandant.

– Tu oublies facilement mes recommandations... tu n’es pas des plus intelligents, je crois.

– Non, commandant.

– Alors, je ne veux plus te le répéter.

– Je ferai attention à l’avenir, commandant.

Von Tracht fit un signe de la main.

– Alors, parle, qu’est-ce que tu veux ?... Je suis pressé...

Bouritz parut stupéfait :

– Mais, commandant...

– Mais quoi ?...

– C'est vous qui m'avez fait demander...

Von Tracht réfléchit :

– C'est juste, je l'avais oublié. Je te remercie de me l'avoir rappelé, Bouritz, autrement, je t'aurais fait mettre à la porte.

Il y eut un court silence entre les deux hommes.

Puis Von Tracht se leva :

– Je sors.

– Ah !

– Je vais voir le führer.

Aussitôt, un nouveau salut :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Bouritz demanda :

– Quelque chose de spécial, commandant ?

– Je ne sais pas, c'est le führer qui m'a fait demander.

– Bien.

– Donc, quand je me rends au bureau de la kommandantur, je ne sais jamais quand j'en sortirai. Alors, je voulais que tu en sois averti.

– Bien, commandant, je verrai à vous remplacer, bien que ce soit difficile.

– Tu avoues que j'ai de la tête ?

– Oui, commandant.

– Parfait... tu es très intelligent, Bouritz. Tu peux retourner à ton travail, et s'il vous plaît, ne me dérange pas inutilement. Je causerai avec le führer.

– Bien, commandant.

Bouritz se dirigea vers la porte.

Mais avant de sortir, il n'oublia pas, cette fois, de faire le fameux salut.

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Le commandant Von Tracht passa à sa chambre.

Il mit son plus beau costume et vingt minutes plus tard, on le voyait entrer au bureau de la Kommandantur.

Il demanda à voir Hitler.

– Votre nom ?

On traitait Von Tracht comme un étranger.

– Commandant Von Tracht.

– Asseyez-vous, commandant.

Le secrétaire prit son temps.

Ce n'est que cinq minutes plus tard qu'il annonça au führer que le commandant était arrivé.

La réponse d'Hitler fut brève.

– Qu'il attende.

Et une demi-heure passa.

Enfin, le secrétaire lui fit signe :

– Vous pouvez entrer, commandant.

Von Tracht poussa la porte timidement.

Hitler était installé derrière son bureau.

Au-dessus de lui, un peu à droite, il y avait

une grande photographie du chancelier.

Et un peu à gauche, dans un autre cadre, une énorme « swastika ».

En entrant, Von Tracht leva le bras :

– Heil Hitler.

Hitler lui fit signe.

– Approchez, commandant.

Von Tracht s’avança timidement.

Que pouvait bien lui vouloir le führer ? Lui reprocherait-il quelque chose ?...

– Asseyez-vous ?

Von Tracht se rassura.

Si le führer le faisait asseoir, ce n’était certainement pas pour l’enguirlander.

– Je vois que vous n’avez pas mis grand temps à venir.

– Je vous ai obéi.

– Voilà qui est bien.

Hitler observa un instant de silence.

Il semblait réfléchir profondément.

– Von Tracht, je connais votre ardeur au travail...

– Oh...

– Ne m’interrompez pas. Je sais ce que je dis. J’ai toujours su ce que je disais. Hitler est infaillible.

– Oui, führer.

– Alors, j’ai besoin de vous.

– Je suis tout à vos ordres.

– Voici ce que je veux que vous fassiez. Garder un prisonnier.

Von Tracht sourit :

– Mais, c’est facile...

– Peut-être. Mais ce prisonnier est tellement important que je veux que vous lui accordiez toute votre attention.

Von Tracht hésita, puis :

– Puis-je savoir de qui il s’agit ?...

– Oui, d’un général de l’armée anglaise. Le général Rolston.

– Ah !

– Ce général connaît de très importants secrets militaires, à n'en pas douter. À date, c'est notre plus forte capture.

– Vous voulez le faire parler ?...

– Oui et non. Vous allez voir pourquoi je tiens tant à ce que le général Rolston ne s'échappe pas.

– Pourquoi donc ?...

– Nous l'avons remplacé.

– Hein ?

– Oui, nous l'avons remplacé par un de nos hommes.

Von Tracht n'en revenait pas.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– La vérité. L'enlèvement s'est fait en Angleterre. Vous savez, commandant, que notre service d'espionnage est bien organisé. On a réussi à faire passer le vrai général en Allemagne. Il sera ici aujourd'hui.

– Pendant que l'autre le remplace, là-bas ?

– Exactement.

Hitler expliqua :

– Personne ne pourra expliquer ce mystère, à moins que le général s'évade. Même si les alliés se doutent de quelque chose, ils n'oseront pas accuser un général avant d'avoir les preuves en mains...

– Mais pourquoi ne pas faire disparaître le véritable général ?... Nous pourrions le jeter au four crématoire ?

– Peut-être, mais nous en avons besoin.

– Ah bon, vous voulez le faire parler sur certains secrets ?...

– Exactement. Mais il se peut que j'en vienne à votre idée, commandant. En tout cas, si vous faites du beau travail, vous serez récompensé, je vous donnerai une médaille...

– Oh merci.

Hitler devint subitement très rouge.

– Mais si le général s'échappe, vous serez dégradé, vous subirez les pires supplices...

– Bien, führer.

Hitler se radoucit :

– Maintenant, vous pouvez aller, commandant, et n'oubliez pas de bien surveiller votre prisonnier...

– Je m'en rends responsable.

Von Tracht salua :

– Heil Hitler.

Et il sortit.

Quelques minutes plus tard, il retrouvait Bouritz.

En quelques mots, il le mettait au courant de la conversation qu'il avait eue avec le chancelier.

Il ne donna toutefois pas de détails sur le prisonnier.

– C'est un prisonnier fort important. Le führer veut que nous en prenions un soin extraordinaire.

Il regarda longuement Bouritz, puis :

– Bouritz, tu es mon homme de confiance.

– Oui, commandant.

– Je vais te confier cet ouvrage, bien que j’y aurai l’œil moi-même.

– Entendu, commandant.

– Il ne faut pas que ce général s’échappe.

– Il ne s’échappera pas.

– Si par hasard, il réussissait à s’enfuir, tu seras pendu par les orteils... tu seras dégradé...

– Non, commandant.

– Comment non ?...

– Je n’aurai pas besoin d’être dégradé, puisque je serai pendu.

– C’est juste...

Mais Von Tracht reprit à voix forte :

– Je te dégraderai quand même... j’arracherai tes gallons sur l’habit qui couvrira ton cadavre... puis, nous te donnerons en nourriture aux chiens du führer.

– Bien, commandant.

– Alors, tu as compris ?...

– Vous pouvez compter sur moi. Quand le

prisonnier doit-il arriver ?

– Aujourd’hui.

– Vous n’aurez qu’à me l’emmener. Vous connaissez mes capacités...

– Pas encore, il est temps que tu les montres... jusqu’ici, tu as échoué dans les tâches les plus importantes...

– Oh, commandant, comment pouvez-vous dire cela ?...

Et Bouritz énuméra un lot de faits, supposés héroïques, qu’il avait accomplis.

Mais Von Tracht l’interrompit :

– Et IXE-13, parle-moi d’IXE-13.

Cette fois, Bouritz rougit.

– Mais, commandant ?...

– Tu as triomphé d’IXE-13 ?...

– Non, mais...

– Chaque fois, il s’est joué de toi...

– C’est ma seule défaite, commandant... et puis, j’ai un peu triomphé...

– Comment cela ?...

– La dernière fois, IXE-13 a eu tellement peur qu'il n'a jamais osé venir ici. Il sait que nous sommes forts et il a peur de revenir nous attaquer...

Von Tracht sourit ironiquement :

– Ce n'est pas de toi qu'il a peur... c'est de moi... oui, de moi. Il a appris à me connaître... de Bouritz... il s'en fout... mais devant Von Tracht, il recule.

– Vous avez raison, commandant...

– Mais le passé est le passé.

– N'en parlons plus...

– C'est juste. Tu as là une chance de racheter tes rares erreurs, Bouritz.

– Fiez-vous sur moi, commandant.

Les deux hommes firent le salut militaire.

– Heil Hitler.

Puis Bouritz sortit.

Comme on le voit, le commandant Von Tracht

trouve toujours moyen de se dégager de ses responsabilités.

S'il arrive quelque chose, ce sera encore le pauvre Bouritz qui en sera blâmé.

### III

L'hiver en Angleterre, n'est pas comme au Canada.

Il tombe beaucoup moins de neige.

Il fait aussi un peu moins froid.

Mais par contre, l'humidité et la brume rendent le climat complètement insupportable.

Aussi, lorsque nos trois héros arrivèrent au pays de Galles, ils prononcèrent tous les mêmes mots.

– Il fait froid...

IXE-13 était habitué au froid.

Il avait déjà fait des voyages dans le grand Nord. Mais malgré cela, une fois rendu à une chambre d'hôtel, il déclara :

– Gisèle, au Canada on est beaucoup mieux qu'ici, en hiver...

– C'est vrai ?

– Il y a de la neige... c'est beau... et il fait froid... quelques fois, 20 ou trente degrés sous zéro.

Marius bondit :

– Hé peuchère... je n'irai jamais rester là...

– Pourquoi, Marius ?...

– Je gèlerais certainement.

IXE-13 se mit à rire :

– Non, tu ne gèlerais pas...

– Mais ce soir, le thermomètre se tient au-dessus de zéro et on peut à peine endurer le froid...

– À cause de l'humidité. J'aime mieux 30 degrés sous zéro dans le grand Nord que 10 au-dessus avec cette humidité...

– Oh alors, si c'est comme ça...

Gisèle les interrompit :

– Pour le moment, profitons donc de notre chaleur et glissons-nous dans notre lit.

– Tu as raison, Gisèle. D’ailleurs, dès demain, je vais faire mon rapport à Sir Arthur... il doit s’inquiéter.

La jeune fille souhaita le bonsoir à ses amis et se retira dans sa chambre.

Marius et IXE-13 se divisèrent une chambre double.

Ils se mirent au lit presque aussitôt.

Et quelques secondes plus tard, on pouvait entendre dans la chambre, le souffle régulier du Canadien et le ronflement sonore du gros Marseillais.

\*

À onze heures, IXE-13 allait livrer un message au bureau du Service Secret.

Il en ressortait presque aussitôt, assuré que Sir Arthur serait bientôt mis au courant de son arrivée.

Deux jours s’écoulèrent.

Sir Arthur ne venait pas.

IXE-13 s'était enregistré sous le nom de George Brown.

Le matin du troisième jour, le téléphone de sa chambre résonna.

IXE-13 décrocha :

– Allô ?...

– Monsieur George Brown ?...

– Oui.

IXE-13 ne connaissait pas la voix.

D'ailleurs, qui pouvait donc l'appeler ?

Personne ne le connaissait sous ce nom.

– C'est Arthur Jones qui parle.

– Jones ?...

– Mais oui, vous êtes venu à mon bureau pour voir mes catalogues de meubles...

IXE-13 comprit.

L'homme s'appelait Arthur...

IXE-13 s'était rendu à son bureau.

Il fit tout de suite le rapprochement :

– Oui, oui, monsieur Jones...

– Je voudrais vous montrer de nouveaux échantillons que je viens de recevoir... un beau matériel... quoique chose de bon, qui vous irait, je crois...

– Très bien, dois-je passer à votre bureau ?...

– Non, rendez-vous donc à mon entrepôt, je vous montrerai quelques meubles recouverts de ce matériel et vous donnerai des détails.

– C'est entendu, j'irai. Quelle est l'adresse ?

– 218 rue Andrews.

– À quelle heure serez-vous là ?...

– N'importe quelle heure dans les heures de bureau.

– Très bien.

IXE-13 raccrocha.

Marius le regardait, bouche bée. Lui, n'avait rien compris.

– Peuchère, patron, voulez-vous vous lancer

dans le commerce ?...

Il lui expliqua le truc de Sir Arthur.

– Vous croyez que c’est lui ?

– J’en suis persuadé... et le nouveau matériel qu’il veut me montrer...

Marius termina :

– C’est une nouvelle mission qu’il désire vous confier.

– Tu l’as.

– Allons-nous vous accompagner ?...

– Non, vous m’attendrez ici...

– Entendu, patron.

IXE-13 partit à une heure.

À quatre heures, Gisèle et Marius commencèrent à s’inquiéter.

Le patron n’était pas revenu.

– Peuchère, sa conversation avec Sir Arthur est longue...

– C’est signe que la future mission que Sir Arthur veut lui confier doit être une grosse

affaire.

\*

– Eh bien, IXE-13, vous devez être surpris de me voir comme cela ?...

– Un peu, Sir.

En effet, Sir Arthur était étendu, la jambe dans le plâtre.

– Un accident fort bête.

– Ah !

– Oh, rien rapport à des espions, non, j'ai glissé sur de la glace et voilà... Je frôle la mort tous les jours et il faut qu'il m'arrive des choses comme celle-là...

– J'espère que vous vous remettrez rapidement.

– Je l'espère aussi... je ne puis grouiller de mon lit. Je suis obligé de convoquer tous mes hommes...

– Je vous comprends...

Sir Arthur alluma un cigare.

– Alors, ça a bien marché en Afrique ?

– Parfaitement.

– J’ai reçu un rapport à votre sujet... on n’a que des félicitations à vous faire...

IXE-13 mit la main dans sa poche.

Il sortit la fameuse enveloppe contenant les plans du tank.

– Voici les plans.

Sir Arthur ne les regarda même pas.

Il les mit de côté.

– Les experts verront ce qu’ils ont à faire.

IXE-13 sortit son portefeuille et en tira une liasse de billets.

– Ça pourra les aider...

Sir Arthur ouvrit de grands yeux :

– Qu’est-ce que c’est que ça ?...

– De l’argent, comme vous voyez...

– Mais...

– C'est le salaire de Jacques Tourneur...

– Je ne comprends pas...

– Eh bien, un détective ne travaille jamais gratuitement...

– Mais cet argent est à vous...

IXE-13 lui expliqua les raisons pour lesquelles il refusait de le garder.

– Il appartient à Léon Lebrun... je veux que vous vous en serviez pour continuer son travail.

Le grand chef était ému.

– Merci, IXE-13, vous êtes un patriote et un héros...

– N'en parlons plus, Sir.

– Un fait comme celui-là mériterait d'être mentionné...

– C'est impossible...

– Je le sais fort bien...

– Et moi, je m'en réjouis...

C'était bien là le véritable IXE-13.

Le Canadien décida de changer la conversation.

– Eh bien, Sir, ces nouveaux échantillons...

– C'est juste, vous avez deviné qu'il s'agissait d'une nouvelle mission ?

– Oui.

– Eh bien, c'est une autre affaire mystérieuse... un peu éclaircie... mais pas assez...

– Comment cela ?...

– Je vais vous expliquer. Connaissez-vous le général Rolston ?

– Non... attendez... j'ai déjà lu son nom dans les journaux...

– En effet... il est à sa retraite, sans l'être. Il travaille pour préparer la défense et les attaques... il aide à dresser les plans...

– C'est un travail d'arrière-garde ?

– Exactement.

Sir Arthur continua :

– Or, ce général Rolston nous est d'une grande

utilité et de plus, il est au courant de plusieurs secrets... pratiquement tous les secrets d'armée...

– Il lui est arrivé quelque chose ?

– Je ne sais pas...

– Comment, vous ne savez pas ?...

– Non, c'est ce qu'il y a de plus mystérieux...

nous ne pouvons le dire au juste.

IXE-13 ne comprenait rien.

Sir Arthur expliqua.

Quelques jours plus tôt, ils avaient reçu, au bureau du Service Secret, la visite du domestique du général Rolston.

Ce dernier avait confié ses craintes.

– Il y a quelque chose qui se passe à la maison.

– Comment cela ?...

– Tout d'abord, il y a des hommes qui rôdent autour.

– Nous allons la faire surveiller.

Le général Rolston était trop important pour

risquer qu'il lui arrive quelque chose.

– C'est inutile, dit le domestique.

– Pourquoi ?

– Parce que depuis deux jours, ces hommes sont disparus brusquement. Comme ils étaient venus.

– Parlaient-ils à votre maître ?...

– Non, mais le général m'a confié dans le plus grand secret, qu'on le suivait lorsqu'il se rendait quelque part.

– Ensuite, avez-vous remarqué autre chose ?

– Oui.

– Nous vous écoutons.

– Eh bien, il y a trois jours, c'était ma journée de congé. Je partis de bonne heure le matin pour ne rentrer qu'à neuf heures du soir. Contrairement à son habitude, le général était encore debout...

– Je croyais qu'il se mettait au lit à huit heures.

– Tous les jours, sans exception. Imaginez ma

surprise, lorsque je l'aperçus au salon.

– Vous l'avez questionné ?...

– Oui. Il m'a répondu qu'il n'était pas fatigué.

Le domestique continua son histoire.

Dans les deux jours qui suivirent, d'autres faits semblables vinrent frapper son imagination fertile.

C'étaient des riens...

Mais des riens qui avaient leur importance.

Tout d'abord, le matin :

Le général mangeait ses rôties bien beurrées.

Même, il disait toujours à son domestique :

– Mettez plus de beurre...

Mais le lendemain de ce fameux soir, lorsque le domestique apporta les rôties au général, ce dernier leur toucha à peine.

– Vous ne mangez pas, général ?...

– Non, je n'ai pas bien faim... et puis, il y a beaucoup trop de beurre sur ces rôties.

Puis, ce fut le café.

Trois cuillerées de sucre au lieu d'une seule.

Et la journée s'écoula.

D'autres faits se produisirent.

Ils étaient aussi banals les uns que les autres.

Mais enchaînés ensemble, ils commençaient à vouloir dire quelque chose.

Le domestique conclut :

– J'en suis venu à ceci. Ce n'est pas le général Rolston qui demeure chez lui depuis deux jours... ou, si c'est lui... il est malade.

Aussitôt, on commença notre enquête.

Pourtant, notre général remplissait fort bien ses devoirs.

Il n'était certes pas malade.

On me rapporta tous les faits en détail et je fis une enquête approfondie.

Enfin, des voisins nous apprirent que le jour du congé du domestique, une voiture s'était arrêtée chez le général.

Quatre hommes étaient entrés dans la maison.

Ils avaient causé longuement puis étaient repartis.

Une femme qui demeurait à deux pas de là, s'écria :

– Le général était parmi eux, j'en étais certaine... deux minutes après le départ de la voiture, je le vis sortir de la maison...

– Qu'est-ce que vous dites ?...

– Pour moi, le général est magicien. Il monte dans la voiture, la voiture s'éloigne et quelques secondes plus tard, il sort de la maison.

Nous commençons à soupçonner quelque chose.

On établit des hypothèses.

Le général avait été enlevé.

Un autre avait pris sa place.

Un espion allemand, sans doute.

Mais comment le démasquer ?

Pouvait-on arrêter comme cela le général Rolston ?

Si c'était le vrai général !

Il y aurait scandale.

Tous les journaux en parleraient.

Non, avant de faire quoi que ce soit, il fallait des preuves...

Mais quelles preuves ?

– Si le général a été réellement enlevé, il nous faut le retrouver. C'est la seule manière de déjouer l'autre.

C'était vrai.

L'enquête continua.

On apprit ensuite, qu'un bateau avait quitté mystérieusement les côtes anglaises.

Ce bateau appartenait à un groupe déjà surveillé par nos hommes.

Mais ils avaient pu échapper à leur surveillance.

On apprit qu'un homme ressemblant étrangement au général, était monté à bord de ce bateau.

Nous étions presque certains d'avoir affaire à des espions.

– Ils ont sans doute essayé de gagner l'Allemagne.

Nous fîmes des recherches.

Aucune trace du bateau.

Il n'avait pas coulé, certes.

Donc, il était arrivé à bon port.

Nous envoyâmes des messages de l'autre côté, à nos espions.

Enfin, nous eûmes quelque chose de plus clair.

Un message était parti pour Berlin.

Il annonçait l'arrivée prochaine du général.

Il ne comportait pas de nom, mais mentionnait le mot prisonnier, importante capture, et général.

Donc, maintenant, nous sommes presque assurés d'une chose.

Le général Rolston est prisonnier et il est rendu à Berlin.

Nous n'avons qu'un moyen de confronter le

faux général.

Rendre la liberté au véritable Rolston.

Pour ça, il faut aller à son secours.

C'est à vous que j'ai pensé, IXE-13.

Voilà votre mission.

Voler au secours du général Rolston.

## IV

IXE-13 avait écouté en silence le long récit de Sir Arthur.

– Sir ?

– Oui.

– Vous ne possédez pas les empreintes digitales du général.

– Non.

– Ça aurait été facile de prouver qu'on l'avait enlevé... pas un homme ne possède les mêmes empreintes digitales.

– Je sais, mais nous ne les possédons pas.

IXE-13 s'écria :

– Mais ce faux général connaîtra tous nos secrets avant longtemps.

– Ne craignez rien, nous prenons nos précautions.

– Ah !

– Secrètement, nous avons averti des haut-placés. Désormais, rien de trop secret devant le général.

– C'est mieux.

– De plus, j'établis une surveillance discrète autour de la maison. Si le faux-général envoie un message, nous saurons bien le capter.

– Mais les lettres ?

– Elles sont ouvertes et les messages téléphoniques, écoutés sur une ligne double.

IXE-13 se leva :

– Donc, il faut que je parte pour l'Allemagne ?

– Exactement.

– Quand ?...

– Le plus tôt possible. Nous pouvons vous faire conduire en France... c'est le mieux...

– Oui, je sais, avant même de commencer mon travail, il faudra que je me rende à Berlin.

– Exactement.

IXE-13 sourit :

– Je vais y rencontrer de vieux amis...

– Ah !

– Le commandant Von Tracht et le capitaine

Bouritz...

– Connais pas...

– Moi, je les connais bien.

IXE-13 demanda soudain :

– Dois-je partir seul ?

– Pas nécessairement, vous pouvez emmener vos deux compagnons si vous le jugez nécessaire.

– Fort bien.

– Je me mettrai en communication avec vous pour vous annoncer l'heure du départ.

IXE-13 tendit la main à Sir Arthur.

– Très bien, Sir, j'attendrai de vos nouvelles.

IXE-13 sortit.

Il regarda sa montre :

– Marius et Gisèle doivent être inquiets.

Il sauta dans un taxi et se fit conduire à l'hôtel.

Marius et Gisèle n'étaient pas couchés.

Ils attendaient.

– Enfin.

– Patron !

– Toi !

IXE-13 les regardait, surpris.

– Eh bien, quoi ?...

– Peuchère, il est tard.

– Nous commençons à nous inquiéter...

IXE-13 sourit :

– Pauvres enfants... je vous ai dit de ne pas vous inquiéter... que j'allais voir Sir Arthur.

– C'était bien lui ? demanda Marius.

– Naturellement.

Gisèle était impatiente :

– Une autre mission ?

– Oui.

– Avec nous ?...

IXE-13 haussa les épaules :

– Je ne sais pas.

– Comment cela ?

– Je suis libre de vous emmener ou de vous laisser ici.

Gisèle s'écria :

– Jean !

– Quoi ?

– Tu nous laisserais derrière toi ?...

IXE-13 se mit à rire :

– Mais non, voyons...

– Peuchère, si vous aviez fait ça...

– Si j'avais fait ça ?...

Marius ne savait que dire, il bégaya :

– Je vous aurais mis en fricassée...

– Eh bien, tant mieux, pour moi.

– Où allons-nous, patron ?...

IXE-13 prit son temps.

– Là, vous allez être contents.

– Tous les deux ?

– Oui.

Les deux Français dirent en même temps :

– Nous allons en France...

– Oui, et non. Nous allons voir de nos bons amis.

Ils cherchaient.

Mais ni la Parisienne ni le Marseillais ne trouvaient.

– Eh bien, nous allons rendre visite à Bouritz et Von Tracht.

Marius bondit :

– Peuchère de bonne mère...

Gisèle murmura :

– Bouritz et Von Tracht.

Que de souvenirs.

Gisèle avait déjà été leur prisonnière.

Marius aussi.

IXE-13 également.

Tous trois avaient passé à deux doigts de la mort.

Une fois, un Chinois ami d'IXE-13, les avait sauvés.

Sans le petit Sing Lee, ils seraient sans doute tous morts aujourd'hui...

IXE-13 s'était aussi rendu seul en Allemagne.

– Savez-vous que je commençais à m'ennuyer d'eux...

Gisèle le gronda :

– Jean, ne dis pas cela.

– Pourquoi ?

– Tu sais fort bien que ces types sont forts et dangereux.

– C'est justement pour cela.

Marius était fort impatient :

– Quand partons-nous ?

– Je ne sais pas, Sir Arthur va se mettre en communication avec moi.

Le lendemain, le message arriva.

Nos amis devaient partir en avion.

Rendus en France, ils descendraient en parachute.

Des patriotes les recueilleraient.

Puis, quelqu'un parmi ce groupe, leur remettrait des papiers qui leur permettraient de se rendre jusqu'en Allemagne.

Ce quelqu'un, ils ne le connaissaient pas.

Nos amis devaient partir le soir même.

Vers dix heures, ils se rendirent dans un aéroport où les attendait le pilote qui devait les conduire.

Il connaissait sa mission.

Nos trois amis prirent place à bord de l'appareil.

Ils ajustèrent tout de suite leur parachute.

– Vous êtes prêts ?

– Oui.

– Allons-y.

L'avion s'éleva dans les cieux.

\*

– Allô Allô !

– Oui ?...

– Nous approchons.

– Bien.

– Préparez-vous à sauter au signal.

– Entendu.

IXE-13 se tourna vers ses compagnons.

– Marius ?

– Oui.

– Tu passeras le premier.

– Bien, patron.

– Ensuite, ce sera toi Gisèle et j’irai.

– Entendu.

IXE-13 parla au pilote :

– Allô ! Allô !

– Oui ?

– Quand vous serez rendu à l’endroit, tournez en rond pour ne pas qu’on tombe loin les uns des autres.

– Bien.

Quelques minutes s’écoulèrent.

– Allô !

– Oui ?

– C’est le temps... allez-y.

IXE-13 ouvrit la trappe.

– Salut, patron !

Marius fit un signe de la main et se laissa glisser dans le trou.

Quelques secondes plus tard, on pouvait voir son parachute s’ouvrir.

La forme blanche se dirigea vers la terre.

– À toi, Gisèle.

– À tout à l’heure, Jean.

La jeune Française sauta.

IXE-13 parla de nouveau au pilote :

– Allô ! Allô !

– Oui ?...

– Je saute à mon tour...

– Bien.

– Dans quelques secondes, vous pourrez reprendre le chemin du retour.

– Bonne chance.

– Merci.

IXE-13 sauta.

Il regarda sous lui.

Marius devait avoir touché terre.

Gisèle approchait.

IXE-13 se sentit porter par le vent.

– Espérons que nous sommes tombés au bon endroit.

Il approchait.

À une dizaine de pieds de terre, il se prépara à faire le saut.

Il toucha la terre assez durement.

Après avoir roulé sur lui-même, il tira violemment sur le parachute.

Quelques secondes plus tard, il était libre de ses mouvements.

Il regarda autour de lui.

Il faisait nuit noire.

Où se trouvait Gisèle ?... et Marius ?...

IXE-13 pouvait-il appeler ?...

Non, il n'osait pas.

Il était en France occupée.

Peut-être que les Allemands surveillaient.

– Je vais attendre.

Une... deux minutes s'écoulèrent.

Soudain, il perçut un bruit de pas.

IXE-13 se cacha dans les buissons.

Il vit apparaître un groupe d'hommes.

Gisèle et Marius étaient parmi eux.

Alors, IXE-13 se leva.

Aussitôt, l'un des hommes sortit son revolver.

Marius s'écria :

– C'était vrai... vous voyez... voilà notre ami...

– Très bien... très bien, répondit brusquement le plus vieux des hommes.

Il fit signe à IXE-13 :

– Allons, passez devant.

IXE-13 prit place entre ses deux compagnons.

– Marchez.

IXE-13 se pencha vers Marius :

– Qu'est-ce qu'il y a ?...

– Oh ! rien.

– Ce ne sont pas des amis ?

– Si ?

– Alors ?

– Ils ne savent pas à qui ils ont affaire.

– Oh, oh, je comprends.

Ils approchèrent d'une grande maison.

IXE-13 regarda Gisèle.

– C'est bien cela.

– Tu connais la place ?

– Oui, Sir Arthur me l'a décrite.

– Qu'est-ce que c'est ?

À la grande surprise des deux Français, IXE-13 expliqua :

– Un asile.

Ils sursautèrent :

– Hein ?... Un asile ?

– Peuchère !

– Oui, un asile... mais les patients ne sont pas des fous.

– Ah !

– Même, l'un d'entre eux est un des chefs de la résistance.

– Bonne mère.

– C'est lui qui doit préparer notre entrée en Allemagne.

– Vous savez qui c'est ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. Il nous faut être très prudents... car il se peut qu'il y ait des espions allemands dans cet asile.

## V

Les quatre hommes qui emmenaient IXE-13 et ses compagnons devaient être des gardiens.

L'un d'eux était leur chef.

Il fit signe à IXE-13 et aux deux autres d'entrer dans un bureau.

Il les suivit et referma la porte derrière eux.

– Asseyez-vous.

– Merci.

L'homme alla se placer derrière le pupitre.

– Tout d'abord, je me présente. Docteur Leroi, en charge de cet hôpital.

– Enchanté, docteur.

– Alors, d'où venez-vous ?...

IXE-13 réfléchit quelques secondes.

– Docteur, nous ne pouvons rien vous dire.

– Ah ! Puis-je vous demander où vous allez ?...

– Ici.

– Bon.

– Nous devons y rencontrer quelqu'un... l'un de vos patients.

Le docteur sourit :

– Je n'ai pas beaucoup de patients.

– Comment cela ?...

– J'ai sept pensionnaires... mais je me demande s'ils sont réellement fous.

– Vous voulez dire ?...

Le docteur l'arrêta :

– Avant d'aller plus loin, il me faut vous poser certaines questions.

– Allez-y.

– Croyez-vous que l'hiver sera long ?...

IXE-13 le regarda, surpris.

Mais Gisèle intervint.

Elle comprenait.

Le docteur connaissait les mots de passe du deuxième bureau.

Il voulait savoir s'il avait réellement affaire à des amis.

L'espionne française connaissait les réponses.

– Tant qu'il fera froid, répondit-elle.

– Mais la chaleur viendra-t-elle ?

– Probablement, l'un de ces jours. Ce jour-là, les sueurs couleront de notre front.

Le docteur approuva.

– Et ces deux-là ?...

– Des amis, docteur.

– Fort bien.

Le docteur expliqua :

– Sur les quatre hommes qui vous ont emmenés ici deux sont des fous.

– Hein ?

– Les deux autres, des gardiens.

– Entendu.

– Ils feront semblant de ne pas vous connaître.

Vous allez, vous aussi, passer pour des fous.

– Bon.

Marius se mit à rire.

– Peuchère, je ne m’attendais pas à jouer cette comédie.

Gisèle lança :

– Tu n’as qu’à être naturel.

– Dis donc, toi, la petite...

Le docteur riait.

– Allons, je suis certain que vous vous tirerez bien d’affaire.

IXE-13 demanda :

– Vous connaissez vos patients...

– Comme vous, ou à peu près... il n’y a que mes gardiens, et un vieux que je connais bien.

– Un vieux ?...

– Oui, un philosophe... lui, c’est un véritable fou. Il demeure ici depuis sept ans déjà. C’est le seul vrai fou que je connaisse... les autres semblent l’être...

– Combien d’hommes ?

– Cinq hommes et deux femmes... d’ailleurs, vous allez tous les voir, ils sont au salon dans le moment. Venez avec moi.

Le docteur les précéda.

– Avant d’entrer, il leur murmura :

– N’oubliez pas que vous êtes fous...

– Très bien.

Le docteur ouvrit la porte.

Le salon était grand.

Un jeune homme jouait du piano.

Dans un coin, une vieille femme avait les yeux perdus dans le vague.

Au milieu de la pièce, un homme faisait un discours.

Une jeune fille de vingt-trois à vingt-quatre ans jouait avec une poupée.

Deux hommes causaient ensemble.

Enfin, le dernier, assis à une table, étudiait une carte géographique.

Le docteur frappa dans ses mains.

– Mes amis.

Le piano s'arrêta.

Celui qui discourait s'arrêta au milieu d'une phrase.

– Qui ose déranger le premier ministre de France dans son discours ? demanda-t-il.

C'était le plus vieux du groupe.

– C'est sans doute le philosophe, se dit IXE-13.

Le vieux aperçut le docteur :

– Ah, c'est vous, mon cher roi d'Angleterre... vous venez causer d'affaire ?

– Non, je viens vous présenter des amis...

– Ah bon...

Le docteur s'avança :

– Voici monsieur Jean Aunier.

Le philosophe ajouta :

– Premier ministre de France.

IXE-13 lui tendit la main, Marius l'imita.

L'espion se présenta :

– Je me nomme Rolland Éthier.

– Et qu'est-ce que vous faites ?...

– Mais vous le voyez bien, je suis un jockey...

regardez mon cheval.

Et IXE-13 passait sa main sur un objet  
imaginaire.

Le docteur fit un clin d'œil aux autres.

– Un beau cheval, remarqua le philosophe...

j'aime beaucoup les chevaux bruns...

– Mais il est noir, s'écria IXE-13...

– C'est vrai... noir... vous avez raison... j'avais  
mal vu...

Le philosophe se tourna vers Marius :

– Et vous ?

Marius porta la main à sa poitrine :

– Comment, tu ne me reconnais pas... vile  
créature... toi, un premier ministre...

– Mais je...

– Je suis Napoléon premier...

Le philosophe s'écria :

– Napoléon, que je suis content.

Ils se serrèrent la main.

L'homme qui regardait les cartes géographiques s'avança :

– Bonjour, cher collègue...

– Collègue ?...

– Mais oui, dans un sens... moi aussi, j'ai conquis des terres...

– Ah !

– Mais de nouvelles terres... je suis Christophe Colomb...

Marius lui tendit la main :

– Ah, ce cher Christophe... j'ai beaucoup entendu parler de vous... vous étiez fabricant de chaloupes, n'est-ce pas ?...

– Pardon, navigateur...

– C'est juste.

Le docteur s'était éclipsé.

Gisèle n'avait rien dit jusqu'ici.

Elle avait toutes les difficultés du monde à garder son sérieux.

Marius était un acteur merveilleux.

IXE-13 causait avec le pianiste.

C'était celui qui paraissait le plus normal.

Mais il apprit qu'il passait son temps à jouer du piano.

C'était là sa maladie.

Il pouvait jouer des heures entières, sans se lasser, tout en fatiguant les autres.

Marius continuait sa comédie.

Gisèle ne savait quel rôle adopter.

Soudain, le philosophe se tourna vers elle :

– Mademoiselle ?

Gisèle sursauta :

– Pardon ?

– Qui êtes-vous ?...

Il fallait faire vite.

Tous les autres choisissaient de grands personnages :

– Comment, vous osez me parler ainsi...  
adresser la parole à la reine Victoria...

Tous se retournèrent.

Gisèle releva la tête et alla s'asseoir dans un coin.

Bientôt, ils connurent tous les patients.

Le philosophe qui se prenait pour le premier ministre.

Christophe Colomb, le plus fou du groupe probablement.

Un autre qui se faisait passer pour Sherlock Holmes.

Celui qui se tenait constamment avec lui se faisait appeler le docteur Watson.

(On sait que dans les romans de Conan Doyle, le docteur Watson était l'assistant du fameux détective Sherlock Holmes).

Et enfin, le jeune pianiste.

La vieille femme ne parlait que par monosyllabes.

Elle racontait avoir perdu son enfant à la

guerre.

Elle semblait malheureuse.

Quant à la jeune fille d'une vingtaine d'années, elle jouait à la poupée comme une enfant de cinq ans.

Le docteur distribua les chambres.

Marius et IXE-13 coucheraient ensemble.

Sherlock Holmes ne se séparait pas de Watson.

Le jeune pianiste avait un lit au salon et dormait près du piano.

Christophe Colomb couchait auprès du premier ministre de France.

Gisèle dut séparer sa chambre avec la jeune fille.

Ce qui surprit le plus la Française, c'est qu'une fois rendue dans la chambre, la jeune fille continua de jouer son rôle :

– Reine ?...

Gisèle se retourna :

– Oui ?...

– Allez-vous chanter une chanson pour m'endormir ?

– Mais oui... mais oui.

La pauvre Gisèle murmura :

– Elle est réellement folle, la pauvre.

Marius, en entrant dans sa chambre, oubli aussitôt son fameux rôle :

– Peuchère patron, nous sommes bien tombés.

– Silence, tonna IXE-13.

Marius sursauta :

– Quoi ?...

– Silence que je te dis.

– Ah !

– Tu vas réveiller mon cheval.

Marius faillit éclater de rire.

Mais il vit bien que le patron ne plaisantait pas.

Il voulait jouer son rôle jusqu'au bout.

– Votre cheval est ici ?...

– Êtes-vous aveugle ?...

– Non, mais votre cheval ne doit pas dormir dans la même chambre que mes soldats... je vous prierais de le mettre à la porte.

– Jamais.

La chicane commença.

Les autres fous sortirent de leur chambre.

On régla vite la discussion.

Le docteur promit d’emmener le cheval à l’écurie et de faire coucher les soldats dans la chambre d’amis.

Le Canadien et le Marseillais retournèrent se coucher.

Marius commençait à s’endormir.

Soudain, il se sentit pousser.

– Marius...

– Oui.

– Ne te trompe pas...

Le patron lui parlait dans l’oreille.

– Il faut jouer notre rôle jusqu’au bout... maintenant, je suis certain qu’on croit que nous ne nous connaissons pas...

– Ah !

– Nous nous sommes querellés...

– Patron, qui croyez-vous ?...

– Je ne le sais pas encore... le plus fou est peut-être le plus intelligent du groupe.

Le Marseillais soupira :

– En tout cas, c’est la première fois que je vois un asile avec tant de fous...

– Ou avec si peu de fous...

– Vous avez peut-être raison.

– Bonsoir... illustre Napoléon...

– Bonsoir, jockey... rêvez à votre cheval.

Et les deux amis fermèrent les yeux pour s’endormir quelques secondes plus tard.

## V

On peut dire que le lendemain fut une journée de folies.

IXE-13, Marius et Gisèle parlaient à tous les fous.

Ils essayaient de découvrir quelque chose.

Mais personne ne semblait les reconnaître... les attendre.

Vers trois heures, IXE-13 monta à sa chambre.

Il aperçut une feuille de papier sous la porte.

– Enfin, quelque chose...

Il prit vivement la feuille.

Il n’y avait que quelques mots d’écrit :

– Méfiez-vous de Sherlock Holmes... dangereux... il surveille... aurez vos papiers sous peu.

La lettre était écrite en lettres carrées.

Impossible de dire de qui elle venait.

Une chose certaine, c'est qu'elle indiquait que quelqu'un savait qu'IXE-13 attendait des papiers.

Aussitôt qu'il eut une chance, il prévint Marius et sa fiancée.

– Surveillez Sherlock Holmes.

– C'est un nazi ?...

– Peut-être.

IXE-13 s'était empressé de brûler le papier.

Vers cinq heures, avant le souper, Marius décida de faire un somme.

Il monta à sa chambre.

– Peuchère... il y a quelqu'un...

Il ouvrit vivement la porte.

– Que faites-vous là ?...

Il y avait deux hommes.

Sherlock Holmes et son assistant.

– Nous cherchons un assassin...

– Il s'est enfui par la cheminée ?

– Non, mais il a écrit une lettre, voici les cendres...

– Ah !

Marius avait froncé les sourcils.

– Eh bien, vous continuerez votre enquête plus tard, le petit Caporal désire se reposer.

– Bien, cher Napoléon.

Les deux détectives sortirent.

Marius s'étendit sur le lit.

Il venait à peine de se coucher qu'on frappait à la porte.

– Entrez.

La porte s'ouvrit.

Christophe Colomb entra :

– Bonjour, cher Nap !

– Que voulez-vous ?...

– Je viens vous parler de mes découvertes.

Il avait apporté sa carte géographique.

– Je veux me reposer...

– Pas de repos pour de grands travailleurs comme nous...

Marius décida de l'écouter... on ne savait jamais...

Christophe Colomb étendit sa carte sur le lit :

– Vous voyez... ce sont les terres que j'ai découvertes...

Marius s'attendait à voir l'Amérique.

Mais c'était une grande carte de la France.

Il se garda bien de détromper son ami.

– Ah, c'est vous qui avez découvert cela ?...

– Parfaitement.

Christophe sortit un crayon :

– Je vais vous dire un secret.

– Ah !

– Savez-vous par où j'ai passé pour arriver ici ?... pour découvrir cette terre ?

– Non ?...

Il montra un point sur la carte :

– Par le village de Saint-Neumiens.

Il montrait un village juste à la frontière allemande.

– Je vois...

– À quatre milles de ce village, il y avait une grange avec le toit rouge...

– Et puis ?...

– J’y ai remisé mes bateaux...

– Peuchère... il est fou...

– Et là, j’ai pris une voiture... avec une licence officielle et mes papiers... ils m’ont emmené jusqu’ici...

Et il montrait la ville de Berlin.

Marius n’avait pas prêté attention jusqu’ici aux balivernes de Colomb.

Mais lorsqu’il montra Berlin, il sursauta :

– Ici ?

– Mais oui.

– Voulez-vous répéter ?...

– À quatre milles de Saint-Neumiens... une grange au toit rouge... licence officielle... avec les

papiers... on se rend facilement jusque-là...

Christophe Colomb se leva :

– Tu vois, mon cher Nap... c'est ainsi que j'ai découvert les Amériques.

Il allait sortir :

– Mais les papiers ?...

– Je ne les ai plus...

– Hein ?...

– C'est un de mes lieutenants qui les a gardés.

Avant de sortir, il murmura :

– Hé, Nap ?

– Oui, Christophe ?

– Pas un mot... autrement, si on entend parler de cela, on essaiera de dire que ce n'est pas moi qui ai découvert l'Amérique.

– Entendu.

Le fou sortit.

Était-il réellement fou ?...

Il venait peut-être de transmettre un message important à Marius.

– Il faudra que j’en parle au patron... Saint-Neumiens à la frontière... quatre milles... une grange au toit rouge... une automobile... Il ne faut pas que j’oublie ça, Peuchère.

\*

Ce n’est que lorsqu’ils furent au lit que Marius put parler.

Il raconta ce qu’il avait entendu.

IXE-13 sursauta :

– Mais, ce sont des informations vitales...

– Je le crois.

– Il ne t’a pas donné de papiers ?

– Non...

– Peut-être que demain...

– Peut-être...

Soudain, Marius sursauta :

– Attendez...

– Quoi ?

- C'est un autre qui nous donnera les papiers.
- Hein ?...
- Oui, il me l'a dit... j'ai donné les papiers à l'un de mes lieutenants.
- Mais qui ?...
- Ça, je l'ignore.

\*

- Grande Reine ?
- Oui, ma petite ?
- Vous endormez-vous beaucoup ?...
- Pourquoi ?...
- Je voudrais vous montrer mon livre à colorier...
- Ah !
- Vous allez voir les belles images...
- C'est que... je suis fatiguée... je suis vieille...
- Envoyez donc, Reine...

– Pas longtemps...

La jeune fille courut chercher un livre.

C'était bien un livre d'images.

– Regardez la belle poupée... je l'ai toute colorée en rouge...

Elle tourna la page.

– Reine ?...

– Oui.

– Vous voulez que je vous fasse un cadeau ?...

– Un cadeau ?...

– Oui.

– Mais...

– Vous savez... ma poupée et mes deux petits soldats... je les ai baptisés...

– Ah !

– Je voudrais que vous vous rappeliez d'eux autres...

– Je m'en souviendrai...

– Non... mais je vais vous donner quelque chose...

– Quoi ?...

– Leur extrait de baptême...

Et vivement, la jeune fille tourna les pages.

Gisèle tressaillit.

C'était une grande enveloppe.

– Prenez.

Gisèle obéit.

Elle ouvrit l'enveloppe.

Son attente ne fut pas déçue.

Il y avait dans l'enveloppe, trois passeports.

Les trois étaient faits au nom de deux officiers allemands et d'une jeune nazie.

Elle lut :

– Sergent Carl Bruntz... lieutenant Adolf Laustriz... et Freda Karni.

Gisèle regarda la jeune fille dans les yeux.

Mais cette dernière abaissa aussitôt le regard.

– Vous allez les garder, Reine ?...

– Précieusement.

– C’est Christophe Colomb qui les a baptisés.

– Christophe Colomb ?...

– Oui, il vous donnera des détails sur le baptême...

– Je comprends...

La jeune fille se mit au lit :

– Je suis fatiguée, Reine... voulez-vous chanter pour m’endormir ?...

– Certainement.

Et Gisèle chanta à voix basse l’hymne national de la France : « La Marseillaise ».

La jeune fille s’endormit, les larmes aux yeux.

Gisèle se pencha sur elle et l’embrassa sur la joue.

– Merci.

Elle ne sut jamais si la jeune fille avait compris. Peut-être dormait-elle déjà.

\*

Le lendemain, avant de prévenir ses amis, Gisèle s'arrangea pour rencontrer Christophe Colomb.

– Bonjour, cher monsieur Colomb.

– Bonjour, grande Reine.

– Ma jeune amie m'a parlé de vous hier soir ?

– Ah !

– Elle m'a remis les extraits de baptême de ses poupées.

– Tiens, tiens...

– Il paraît que vous avez assisté au baptême ?

– Oui, en effet... c'est moi qui les ai baptisées... J'ai tout raconté à Napoléon... ce cher Nap, nous nous entendons bien tous les deux...

– Ah, bon, je vous remercie.

Au dîner, Gisèle s'assit près d'IXE-13.

Elle le poussa du pied.

IXE-13 la regarda.

– Monsieur le Jockey ?...

– Oui ?...

– Enlevez votre cheval d'en dessous de la table, il me dérange...

– Très bien, grande Reine...

IXE-13 se pencha...

Gisèle en profita pour lui murmurer :

– J'ai les papiers...

Le repas terminé, IXE-13 se dirigea vers le bureau du docteur.

– Docteur ?...

– Oui.

– Nous devons partir.

– Fort bien...

– Pouvez-vous mettre une voiture à notre disposition ?...

– Certainement. Où allez-vous ?...

– À Saint-Neumiens.

– C'est parfait... vous vous évaderez cette nuit. Vous sortirez tous les deux par la fenêtre de votre chambre.

– Mais la jeune fille ?

– Je la ferai demander à mon bureau... ne vous occupez pas d'elle.

– Bien.

– Vers minuit, une lumière éclairera la fenêtre de votre chambre... ce sera l'heure.

– Parfait, docteur.

IXE-13 se retira.

Le fou qui se faisait passer pour Sherlock Holmes les surveillait continuellement.

Il fallait être d'une extrême prudence.

Si ces deux hommes étaient des espions le projet pouvait être éventé.

Vers dix heures, tous les fous entrèrent dans leur chambre.

IXE-13 ne se coucha pas.

Ni Marius.

Comme ils étaient au deuxième, ils fabriquèrent un long câble avec leurs draps de lit.

Ils travaillaient dans le plus parfait silence.

Rien ne se produisait.

Minuit...

IXE-13 surveillait constamment la fenêtre.

Minuit et dix.

Une lumière éclaira la fenêtre.

– Ça y est patron.

– Allons-y.

Ils attachèrent le câble improvisé au pied du lit. Ils le lancèrent par la fenêtre.

– Passe le premier, Marius.

Le Marseillais obéit.

IXE-13 suivit.

Ils descendirent sans bruit.

Une auto les attendait dans la cour.

Les phares étaient éteints.

– À l'auto ?...

– Mais Gisèle ?... Gisèle était déjà dans la voiture.

IXE-13 l'aperçut en ouvrant la portière.

Le Canadien s'assit au volant.

– N'allume pas les phares tout de suite, Jean.

– Très bien.

Ils sortirent de la grande cour et s'engagèrent sur la route.

– Très bien, tu peux allumer.

La voiture filait à toute vitesse.

Gisèle demanda :

– Où allons-nous ?...

– À Saint-Neumiens et au plus vite.

Une demi-heure plus tard, ils entraient dans le village de Saint-Neumiens.

– Nous sommes mieux de laisser la voiture ici.

Ils stationnèrent sur le bord de la route. Tous trois descendirent.

– Où allons-nous maintenant ?... pourquoi laisser cette voiture ?...

– Nous en aurons une autre bientôt. Il nous faut suivre les ordres de Christophe Colomb.

Nos trois amis pourront-ils gagner Berlin ?...

Si oui, nous verrons IXE-13 de nouveau aux

prises avec Von Tracht et Bouritz.

Cette fois, qui triomphera ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures d'IXE-13, l'as des espions canadiens.



Cet ouvrage est le 321<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.